

# Le beffroi de Cambrai

### Son classement

Le beffroi de Cambrai fait partie des 56 beffrois de Belgique et de France classés au patrimoine mondial de l'UNESCO. Parmi eux, 23 sont français et appartiennent à des villes situées au nord de Paris.

C'est en 1999 que les beffrois belges ont fait l'objet de cette valorisation et en 2005 les beffrois français. C'est la ville d'Arras qui est à l'initiative du projet de ce classement.

Ainsi sont classés ceux : d'Armentières, de Bailleul, Bergues, Cambrai, Comines, Douai, Dunkerque, qui en possède deux celui de l'hôtel de ville et celui de l'ancienne église St Eloi, Gravelines, Lille (celui de l'hôtel de ville et celui de la nouvelle bourse), Loos, Aire-sur-la Lys, Arras, Béthune, Boulogne, Calais, Hesdin, Abbeville, Amiens, Doullens, Luchaux, Rue et Saint-Riquier. Celui de Cambrai et celui de Dunkerque ont la particularité d'être des anciens clochers d'une église.

Ils sont globalement classés au patrimoine mondial de l'UNESCO et doivent avoir une politique de valorisation au risque de perdre globalement cette reconnaissance.



On distingue dans ce classement des beffrois isolés comme ceux de Tournai ou de Courtrai, des beffrois de halles comme ceux d'Ypres et de Bruges, des beffrois hôtels de ville comme ceux d'Arras, de Lille ou de Calais. Un sous-dossier les classe suivant leur statut : les beffrois civils et les beffrois ecclésiastiques ou beffrois d'églises comme ceux de Dunkerque, d'Anvers, de Malines ou de Cambrai bien que ce dernier ait perdu sa fonction religieuse. Le beffroi représente tout un symbole, celui des libertés communales, tout comme l'horloge et la cloche. Il se dresse tel un donjon faisant la nique au pouvoir comtal.

S'ils sont rattachés à la période médiévale, certains beffrois classés à l'UNESCO sont du XIXe siècle. Celui de la ville du Cateau-Cambrésis n'a pas été retenu par l'UNESCO car à l'époque du montage du dossier, seuls les beffrois classés aux monuments historiques étaient concernés. Depuis le beffroi du Cateau-Cambrésis est inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques.

## Historique de Cambrai et de son beffroi

La construction du Beffroi est intimement liée à l'histoire de la commune puisqu'il en est le symbole.

### **Petit retour à l'histoire de Cambrai et de la commune.**



Depuis le partage de Verdun (843) Cambrai est rattachée au Saint-Empire romain germanique. En 948, l'empereur Othon le Grand profite du manque de descendance du comte laïc de Cambrai pour élever l'évêque au rang de comte et en 1007 étendre son pouvoir sur tout Cambrésis. Il appuie ainsi son pouvoir sur ces princes ecclésiastiques qu'il choisit et impose au peuple. Parfois son choix n'est pas partagé par la population locale. En vertu du droit canon, l'évêque ne pouvant s'occuper de la

guerre et des impôts, on lui adjoint un châtelain pour traiter ces problèmes. Il s'en suit des rivalités entre ce châtelain et le comte évêque. Mal représentés les cambrésiens se soulèvent. Les premiers mouvements communaux apparaissent dès 958, soit 10 ans après la nomination du comte évêque. Ce sont les plus précoces d'Europe. Cependant, le comte évêque arrive à concilier les revendications des artisans et marchands cambrésiens jusqu'en 1077.

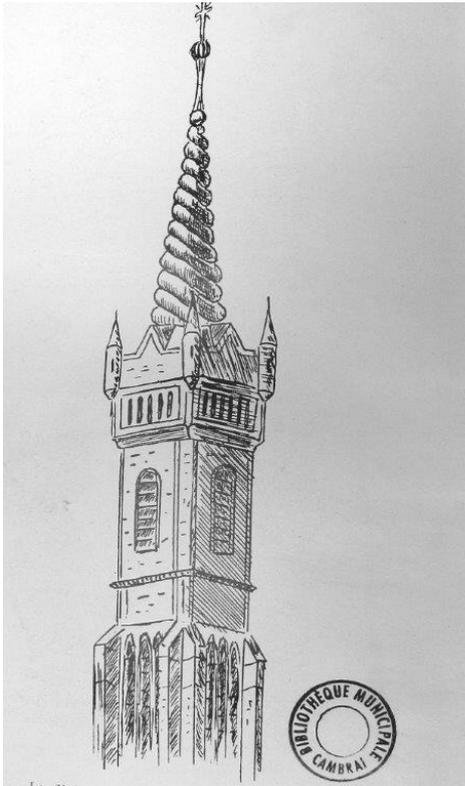
Mais cette trêve est de courte durée. A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, le comte évêque Manassès fait démolir le beffroi et son horloge à la suite d'émeutes opposant le chapitre et les Cambrésiens. Il s'en suit une conjuration non reconnue par l'évêque, qui veut rétablir la paix et la sécurité. Elle sera reconnue officiellement par l'évêque en 1102 mais l'empereur Henri V l'abroge. Elle se maintient pourtant officieusement jusqu'en 1182. Il s'en suit une série de décisions impériales contradictoires, rétablissant ou annulant la commune cambrésienne. Ainsi, en 1184, on reconnaît l'autorisation de posséder une « maison de paix » où l'on pouvait se réunir et faire les annonces publiques après avoir fait sonner la cloche pour convoquer la population. Cela ne prouve pas la présence d'un beffroi car l'une des nombreuses cloches des églises de Cambrai pouvaient assurer cette fonction.

En 1215, une charte signée par l'empereur Frédéric II confirme ces privilèges. Un an plus tard, sous Jean de Béthune, l'empereur l'abolit en l'incisant d'un coup de canif, la charte est dite « cancelée » et l'utilisation de la cloche communale est interdite, ce qui prouve notamment que Cambrai avait un beffroi. Son successeur Henri ordonne en 1226 sa destruction. Cependant un an plus tard, en 1227, l'évêque Godefroy des Fontaines promulgue une loi instituant la création d'un collège, appelé Magistrat, constitué de 14 échevins et de 2 prévôts. Ceux-ci sont choisis par le comte évêque et gouvernent en son nom. Malgré de nouvelles révoltes, dont celle de 1313, cette organisation est maintenue dans la cité pendant des siècles. A cette époque, il n'y a pas de cloche communale, les annonces publiques ou l'ouverture des foires et marchés sont annoncées par des crécelles, trompes ou cloches d'une église. Le projet d'élever un beffroi au milieu de la place reste sans suite.

Il faut attendre 1395 pour que l'empereur Wenceslas autorise la construction de l'édifice, autorisation renouvelée par l'empereur Maximilien en 1510, cependant aucun document n'atteste la présence d'un beffroi à cette époque. Officiellement, c'est en 1550, que le clocher de l'église Saint-Martin occupe cette fonction, les comptes de la ville indiquent que l'on embauche des guetteurs. Ce service de guet durera jusqu'en 1934.



## Le clocher de l'église Saint-Martin devient beffroi



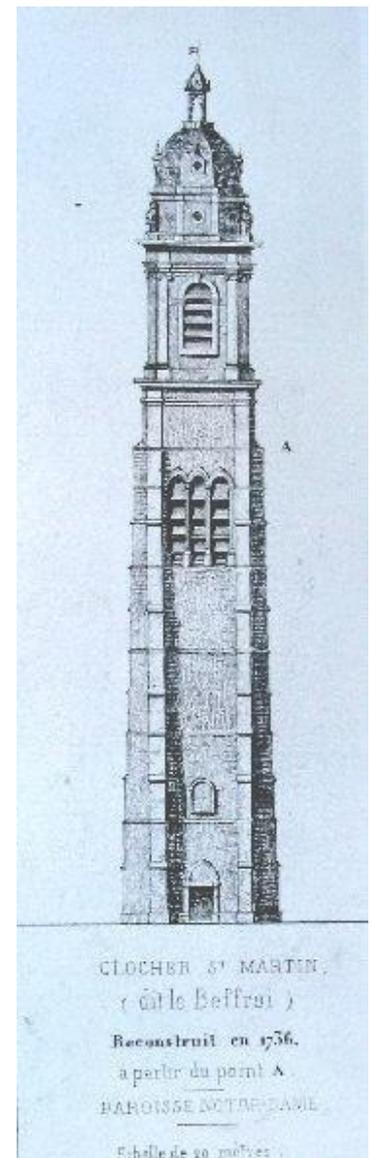
**Au XVI<sup>e</sup> siècle**, l'église Saint-Martin est une paroisse. Son église possède un nouveau clocher depuis 1474 qui est accolé à la partie nord de la nef. D'une hauteur de 57 mètres, la tour est confortée aux quatre angles par deux puissants contreforts. Quatre petites échauguettes en encorbellement, la dominent. On en remarque leurs toits coniques en pierre et la galerie en bois qui les réunit. L'édifice est surmonté d'une étonnante flèche en spirale, revêtue de plomb. Un violent orage l'endommage le 26 juillet 1528. Les travaux offrent quelques difficultés dues à sa forme, le beffroi se dégrade vite.

En 1684, les clercs de l'église Saint-Martin portent plainte : « Le toit de l'église s'abîme car « des pierres qui se détachent, tombent et faussent les écailles (ardoises) et feuillet des toits » mais il n'y a pas que les pierres qui causent des tracas mais également le comportement des guetteurs. Ainsi « les wettes et guets faisant au clocher leur séjour continu, laissent tomber sur la dite couverture et par les urines qu'ils jettent contre les pierres

de la haute galerie ».

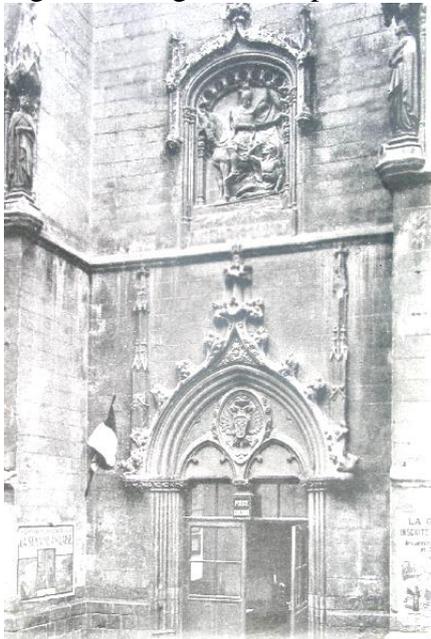
Si le Magistrat interdit aux gallus de telles pratiques, l'état de l'édifice continue à se détériorer au point qu'en 1698 la flèche menace de ruine. En octobre de la même année, le Magistrat procède à la démolition de sa partie supérieure. Son remplacement est étudié en 1719 par le sculpteur cambrésien Robert Boitteau. Il propose de couvrir la tour d'un dôme et de placer des vases monumentaux sur des consoles aux angles à la place des tourelles en encorbellement. Le projet reste sans suite. L'état du beffroi est tel que les rues adjacentes sont barrées et les offices religieux sont rendus impossibles par la chute des pierres.

**En 1732**, l'intendant de Flandre confie les travaux à l'architecte Pierre Gittard, directeur du Génie de Lille, qui redessine le nouveau dôme. Fils de l'architecte Daniel Gittard, il est architecte et ingénieur du roi. Il réalise par la suite les travaux de l'église Saint-Sulpice de Paris, il décède en 1746 à l'âge de 77 ans. Les travaux se déroulent en 1736. Les murs sont repris à partir du haut des contreforts. Un étage est rajouté où se trouve une nouvelle chambre des cloches qui s'ouvre sur des arcs en plein cintre, il est décoré de pilastres. Cet étage est surmonté d'un tambour percé d'oculus où se trouve la salle des guetteurs. Il est coiffé d'un dôme couvert d'ardoises et d'un lanterneau portant une boule de cuivre et une croix de fer. Ces derniers éléments sont ensuite dorés ainsi que les lucarnes du dôme et ceux du lanterneau.



Au lieu de mettre des vases comme l'avait prévu Robert Boitteau, ce sont des sculptures réalisées par ses neveux Gilles et Jacques Boitteau qui représentent « Les quatre hommes » symbolisant l'administration communale. Il transforme le système d'attache de la grosse cloche pour qu'elle puisse sonner à la volée. L'architecte Pierre Gittard refuse tout honoraire, la ville le remercie en lui remettant une magnifique pièce de batiste.

**La Révolution française** modifie radicalement l'environnement du bâtiment. Mise en vente comme bien national, l'église et cinq maisons contiguës sont achetées par l'architecte Trocmé qui détruit le tout. La tour n'est pas concernée car elle appartient à la commune. L'acquéreur doit murer l'ancienne porte du beffroi qui donne dans l'église et doit assurer les réparations des dégradations dues à la démolition de l'église. L'espace libéré est aménagé en un jardin public « le Colisée », puis par de nouvelles constructions. La croix de fer qui surmonte le lanternon, est remplacée par un bonnet phrygien puis par une girouette. Les cloches qui appartenaient à la paroisse Saint-Martin sont fondues. Pour faciliter leur descente, on crève les voûtes d'ogive ce qui déstabilise l'édifice. Il faut procéder à de nombreux travaux entre 1821 et 1829 : la fixation des cloches communales est réparée, des pierres sont replacées, le logement du guetteur repavé.



**En 1859**, ces travaux ne sont pas suffisants, après de nouvelles chutes de pierres on demande à l'architecte André de Baralle de restaurer l'édifice. Les travaux de restauration complète du beffroi durent trois ans. Les voûtes sont reconstruites, les marches de la tourelle d'escaliers sont refaites, l'échelle de meunier remplacée, les fissures rebouchées et les pierres silicatisées. Durant ces travaux, André de Baralle enrichit l'édifice du décor extérieur de son entrée que nous connaissons aujourd'hui. Il demande à l'ornemaniste cambrésien Lescaron la réalisation du portail qui s'ouvre par un arc ogival orné au niveau du tympan, des armes de la ville. André de Baralle montre ainsi la dualité du bâtiment car le blason de la ville est associé aux vertus théologiques de l'Eglise. Les sculptures de la Foi et de l'Espérance sont disposées latéralement aux angles des contreforts et sont surmontées, au centre, par celle de la Charité représentée par un bas-

relief montrant saint Martin partageant son manteau avec un miséreux. Ces sculptures sont dues à René Faches de Valenciennes. Côté Grand Place, un pâté de maisons dissimule la base du beffroi.



**En 1918**, la ville est incendiée, le beffroi, privé de sa cloche, est le seul bâtiment civil ayant échappé aux destructions. Le 15 août 1919, célèbre le retour de la cloche communale, une grande procession la conduit de la gare au musée, elle est ensuite réinstallée en haut du beffroi. Le 15 août 1920, la ville en ruines décide de tirer à 22h30 un feu d'artifice du haut du beffroi.



Malheureusement ce feu de bengales déclenche quelques heures plus tard un incendie. Le tocsin retentit vers 1h du matin. La hauteur de l'édifice (61,50m) ne permet pas de l'éteindre. On place des fascines au pied du beffroi pour amortir la chute des cloches que l'on sait inévitable. A 2 heures du matin, le dôme s'écroule, le feu poursuit sa progression et gagne la chambre des cloches. A 14 heures la cloche tombe de toute sa hauteur et se fend malgré les dispositions prises. L'incendie fini par s'éteindre faute de combustible, les décombres fument deux jours durant.

**Pierre Leprince-Ringuet** dirige les travaux de la reconstruction de la ville. On lui confie les travaux du beffroi. La restitution de l'ancienne flèche torsadée est évoquée mais c'est la reconstruction à l'identique qui est choisie. Cependant au lieu des sculptures des « Quatre hommes », Pierre Leprince-Ringuet demande à Marcel Gaumont, Grand Prix de Rome, de réaliser, suivant la proposition de la Société d'Emulation, les sculptures que nous connaissons aujourd'hui. Elles évoquent les périodes de l'Histoire cambrésienne : un guerrier Franc, Cambrai faisait partie des pays Franc Saliens, un arbalétrier, symbolisant la milice communale, Louise de Savoie, mère de François Ier représentant le traité de la Paix des Dames et le chevalier de Cezen, premier gouverneur français. Les sculptures sont en pierre de Lorraine reconstituée moulées par Hubert Coignet suivant un procédé de Marcel Gaumont. Pierre Leprince-Ringuet qui organise la reconstruction de la ville, aménage le mail Saint-Martin en lui donnant une belle perspective sur le beffroi, les maisons attenantes ne sont pas reconstruites.



Le 15 juillet 1965, le beffroi de Cambrai est inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques.

## Les cloches du beffroi

Installées en haut du beffroi, deux cloches servaient aux annonces publiques. Elles rythmaient la vie quotidienne des cambrésiens et s'unissaient à leur destin. Elles ont cependant leur propre destin.

A l'étage supérieur se trouve la grosse cloche dite « la Joyeuse », également appelée « la cloche du roi » ou « du guet », elle annonçait les heures après celles de l'hôtel de ville et annonçait les incendies par la sonnerie du tocsin.



La Joyeuse fut fondue à l'origine en 1557 par Jehan de la Court mais présente très vite une fêlure qui oblige sa refonte huit ans plus tard dans la grange de l'hôtel Saint-Pol. Elle pèse alors plus de 5 tonnes et demi, son battant pas moins de 122 kilos. A l'origine, elle ne pouvait sonner à la volée. Appartenant à la ville elle n'est pas fondue à la Révolution française. Durant la Première Guerre mondiale, elle sert à annoncer à la population l'approche des avions et des risques de bombardements. Le 19 septembre 1918 dans la ville évacuée, le gouverneur Allemand Gloss donne l'ordre de précipiter la grosse cloche en bas du beffroi. Pour cela on arrache le gros bourdon de ses attaches et on brise les abat-sons côté de la place d'Armes pour la jeter sur la chaussée. Malgré une chute de plus de 40 mètres la cloche ne se brise pas, elle pénètre profondément dans le sol, 80 cm environ. Elle est envoyée près de Liège. C'est de là qu'elle fut ramenée à la fin de la guerre à Bruxelles et fit son entrée triomphale à Cambrai le 15 août 1919. La maison Wauthy de Douai l'a remise en place le 18

mars 1920. Cinq mois plus tard, l'incendie du beffroi le 15 août 1920 brise la Joyeuse malgré les précautions prises par la municipalité. La combinaison de la chaleur et de l'eau lui fut fatale. Elle est refondue le 9 mai 1921 par la maison Blanchet d'Orléans en présence d'une délégation municipale composée de Messieurs Bricout et Renaut et en présence de Pierre Leprince-Ringuet. Il faudra rajouter 600 kilos de métal pour atteindre le poids de 4885 kilos. Elle sonne le sol dièse. Deux mois plus tard, le crieur municipal annonce son arrivée à la gare de Cambrai. Le 13 juillet 1921, après un léger tintement d'essai, elle sonna à toute volée pour annoncer les festivités du 14 juillet.

Jusqu'à la Révolution française, une des cloches de l'église Saint-Martin servait à sonner la demi-heure et les incendies extra-muros. Cette petite cloche est appelée la « cloche des biberons » car elle annonçait le couvre-feu et la fermeture des cabarets. En 1797, elle est détruite comme les 124 autres cloches des églises de Cambrai qui sont fondues pour être transformées en canons. On la remplace par une de la cathédrale gothique qui avait été réalisée en 1451. On l'appelait « la païenne » car elle n'avait pas été baptisée. Placée sous la grosse cloche, elle sonne également les offices de la cathédrale qui était alors dépourvue de clocher. En 1853, elle est enlevée du beffroi pour être placée dans un petit clocheton de la cathédrale appelé « le moutardier » qui se trouvait au niveau de la chapelle absidiale. Elle ne put être utilisée car ce clocheton était trop étroit. La cloche est donc replacée au beffroi en 1879 jusqu'en septembre 1917. Les Allemands du haut du beffroi la découpe au chalumeau pour en récupérer le métal. Après la guerre, par décision du conseil municipal, la maison Blanchet la remplace, le 2 août 1923, elle pèse aujourd'hui 130 kilos et sonne un ré dièse.

## Les guetteurs

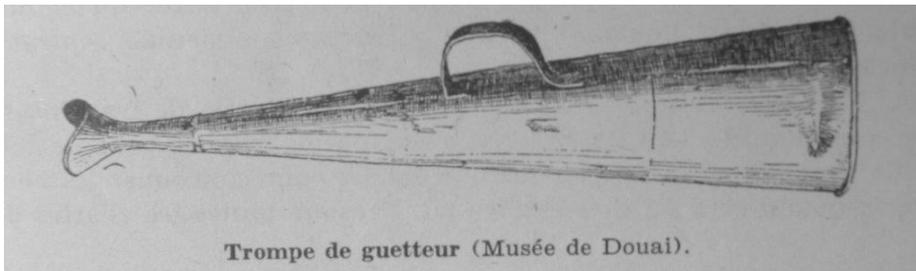
Nul ne sait exactement depuis combien de temps il y a des guetteurs à Cambrai. S'appuyant sur les actes d'archives de la ville aujourd'hui disparus, l'historien Eugène Bouly pense que cette institution remonte au moins au XVe siècle.

Appelés wettes (patois cambrésien signifiant regarder), ghvets, ou gallus (venant de gall coq qui réveille la population), les guetteurs sont assermentés. Ils ont un rôle primordial dans la surveillance de la ville, des ennemis et des incendies. Les maisons moyenâgeuses construites en bois s'embrasent rapidement et la propagation du feu peut anéantir toute la cité.

Le clocher de l'église Saint-Martin disposait de guettes, la galerie en bois permettait l'accès d'une tourelle à l'autre. Pour faciliter l'observation, les guetteurs possédaient une lunette de Hollande achetée en 1655 (délibérations des archives municipales).

En 1550, les fonctions du guetteur sont précisées. Au nombre de quatre ils sonnent les heures et les demi-heures, ils annoncent également l'heure du couvre-feu que l'on appelle « la retraite bourgeoise ». Normalement il ne faut plus circuler dans les rues après 10 h du soir. Si besoin est, il est obligatoire de se munir d'une lanterne allumée (délibération de 1606).

Durant le jour ils sonnent l'heure sur la grosse cloche et la demie sur la petite appelée la cloche des biberons, celle-ci tinte un nombre de coups correspondant à l'heure prochaine.



Trompe de guetteur (Musée de Douai).

La nuit, à partir de 22h30, c'est à l'aide d'une trompe qu'ils annoncent l'heure, une demi-heure avant l'heure aux quatre faces du beffroi et cela

jusqu'à 5h30 du matin, soit une demi-heure avant l'ouverture des portes de la ville. En 1584, Adrien Herouval fait livrer trois trompes (délibérations municipales).

Les guetteurs se fiaient aux horloges de sablon ou clepsydre qu'ils avaient à leur disposition. Deux horloges de ce type sont achetées en 1612 à Philippe Godefrois quincaillier (délibérations municipales).

En cas d'incendie, après avoir sonné le tocsin par une vingtaine de coups précipités, (cette sonnerie pouvant être reconduite en cas de besoin), les guetteurs hissent le jour, un drapeau en direction de l'incendie, remplacé la nuit par une lanterne allumée. On sait d'après le registre des délibérations municipales qu'ils utilisaient un tissu rouge pour servir d'étendard et le montrer aux gens d'armes (1521). La petite cloche, selon un code de 1 à 6 coups, précise la porte de la ville la plus proche de l'incendie. Si le feu a lieu au niveau de la Grand Place, il n'y a pas d'autre sonnerie.

Depuis le rattachement de Cambrai à la France, les guetteurs sont chargés d'annoncer l'ouverture et la fermeture des portes de la ville. C'est la grosse cloche qui est utilisée (1679). Ils doivent également sonner la grosse cloche le jour du renouvellement de la loi et 4 coups pour l'ouverture du jubilé (1769).

Les jours de grandes chaleurs les guetteurs doivent sonner deux fois par jour pour avertir la population de jeter de l'eau devant sa porte (1719). Cet usage se poursuit au 20<sup>e</sup> siècle, car en l'absence de tout à l'égout, il fallait balayer journallement le fil d'eau le long de son trottoir.

Pour établir une meilleure surveillance, il est établi un tour de garde. Durant la journée de 6h du matin à 6h du soir les deux guetteurs se répartissent le temps de travail et assurent seuls la surveillance. La nuit, ils sont deux, pendant que l'un surveille l'autre dort et prend la relève à 1h30 du matin. Il faut monter 248 marches pour arriver à la chambre des guetteurs. Pour

éviter tout déplacement inutile, ils avaient réalisé une sorte de téléphone à l'aide d'un tuyau intérieur. Il était interdit de monter les voir sans les avertir car on pouvait être surpris par la mise en mouvement des cloches.

En 1808, par souci d'économie, la fonction de guetteur est supprimée par le ministère de l'intérieur, mais à la demande des Cambrésiens leur fonction est rétablie en 1810 car la population ne se sent plus en sécurité. Ainsi, les quatre anciens guetteurs sont rappelés à leurs fonctions : Nicolas Moriaux, Jean-Baptiste Delattre, Joseph Bellos, Louis Fliniaux. Sont nommés suppléants Messieurs Berthoux et Noël Ramond en cas d'absence, de maladie ou de mort. Un nouveau règlement précise que la nuit la trompette sonne toutes les demi-heures dès 8h30 en hiver et à 10h30 l'été, heures du couvre-feu. De jour comme de nuit il est demandé de faire le tour des quatre fenêtres au moins toutes les demi-heures pour surveiller les incendies et plus souvent encore la nuit. En cas d'incendie après le tocsin et la mise en place de la lanterne directionnelle, il faut indiquer par le porte-voix le quartier concerné. Ils sont payés tous les trois mois, soit 17,50 fr par mois ce qui correspond à 153 €. Sont à leur charge le chauffage et l'éclairage. Il est prévu une petite gratification pour leur exactitude constante et pour avoir préservé la ville des incendies.

Ils doivent également annoncer l'arrivée des troupes, soit en corps, soit par détachement et d'en désigner la porte d'entrée. C'est ainsi qu'ils avertissent les employés aux logements militaires, les gardes magasins et présentement les habitants de la ville qu'une partie d'entre eux doivent fournir le logement. Il est à noter que les grandes villes comme Paris n'avait pas de guetteurs, mais ils avaient des gardes de surveillance, ce qui était plus dispendieux.

En mai 1934, la délibération municipale décide de l'électrification du bourdon du beffroi qui permettrait une économie annuelle de 13000 francs par la suppression des 2 guetteurs. Les travaux sont réalisés par les établissements d'Henry Lepaute qui établit la sonnerie des heures et des demi-heures synchronisées avec celles de l'hôtel de ville.

Soit au prix de 12 000 francs pour la fourniture et pose du mécanisme électromagnétique et tout le matériel nécessaire. La mise en volée et le tintement sont commandés à volonté du rez de chaussée au prix de 10 000 fr . Il faut installer une ligne électrique entre beffroi et hôtel de ville pour actionner le mécanisme. Des travaux complémentaires sont demandés à Mr Bottin, menuisier, qui doit aménager les battants des cloches et la protection des moteurs (884fr). Pour faire tinter le bourdon il est fourni une batterie de marteau avec masse de 30kg relié au mécanisme de sonnerie par un tirage métallique galvanisé et accessoires. Le dispositif de volée et de tintement peut être manoeuvré de l'hôtel de ville

Ainsi l'électrification des cloches en 1934, oblige les deux derniers guetteurs à prendre leur retraite. Ils s'appelaient Jacques Saliège et Hubert Caudron ils avaient respectivement 58 et 76 ans et touchaient 1056 francs par mois soit à 739 €.

D'autres noms apparaissent sur les registres : 1492 Amant le Blas guetteur de jour  
1606 Claude Martin, 1679 Gilles Isembergue, 1905 Henri Arthur Paul cambrésien 1905 à 1910 (démissionné), Charles Joseph Marot de 1896 à 1921 Cambrésien exerce cette activité jusqu'à l'âge de 53 ans, Georges Emile Adin de 1895 à 1896 parisien, Augustin Joseph Gransard 1890 à 1905 décédé amende de 5 francs pour manquement en 1894 mort à 54 ans Alfred Thervais 1887 à 1888 est parti sans toucher de traitement, Jules François Brunet 1882 à 1895 jusqu'à son décès (né dans le Vaucluse mort à 44 ans), Jean Baptiste Maury 1878 à 1916 jusqu'à son décès (né à Paris) 68 ans, Vivant Perrot 1873 à 1916 jusqu'à son décès (né en 1835) jusqu'à l'âge de 81 ans.